

difficulté tient surtout au fait que l'ouvrage ne contient pas une introduction brochant un tableau de la phrase française telle que l'auteur la voit, avec une description claire et simple des fonctions des principales classes d'adverbes. Il est souvent difficile pour le lecteur de trouver les définitions des classes, et lorsqu'on les trouve, elles sont rarement suivies de listes des membres des classes et d'exemples illustrant leur caractère spécifique. La présentation du modèle au tome I (pages 17 et 18) est trop rapide, sans explications et sans exemples. Par contre, on aurait pu se passer d'une classification morphologique des adverbes (tome I, p. 83-137) qui n'a pratiquement aucun rapport avec la description fonctionnelle.

Il manque aussi une préface avec les remerciements accoutumés à tous ceux qui ont aidé l'auteur. Il n'y a guère de doute que cette lacune n'est pas due à l'ingratitude de ce dernier, mais au simple fait qu'il n'a demandé de l'aide à personne. On ne peut qu'admirer ce tour de force d'un homme qui n'est plus tout jeune, mais ç'aurait été un avantage pour les lecteurs si un collègue avait eu l'occasion de lui signaler les passages difficiles à comprendre, si un groupe de francophones avait pu se prononcer sur l'acceptabilité des exemples fabriqués et, enfin, si un correcteur francophone avait eu l'occasion d'éliminer les lapsus, comme, par exemple, «la tentation avortée de Togeby», tome I p. 11. Mais un trésor, même d'un abord difficile, reste un trésor, en l'occurrence peut-être avant tout un trésor de tests distributionnels servant à une classification extrêmement fine.

Ebbe Spang-Hanssen  
Université de Copenhague

### Littérature médiévale

***Le roman de Tristan en prose*, t. VIII, De la quête de Galaad à la destruction du château de la lépreuse, édité par Bernard Guidot et Jean Subrenat sous la direction de Philippe Ménard. Textes littéraires français 462. Droz, Genève, 1995. 407 p.**

Le tome VIII du *Tristan en prose* est l'avant-dernier de l'édition de ce grand roman dirigée par Philippe Ménard et menée à bien par toute une équipe de spécialistes. Pour ce volume, Bernard Guidot a établi la première partie du texte, l'examen linguistique, les bibliographies, le glossaire et la table des noms propres, tandis que Jean Subrenat est responsable de la deuxième partie du texte, des pages relatives à la tradition manuscrite et de l'étude littéraire. Comme pour les volumes précédents, le manuscrit de base est le ms. A (Vienne, Österreichische Nationalbibliothek 2542) et le texte édité correspond aux §§ 494-515 de l'analyse de Löseth (Paris, 1890; Slatkine Reprints, Genève, 1974).

L'intérêt particulier de notre texte est sa reprise très fidèle de la *Quête du Graal*, déjà commencée au tome VI mais interrompue par la suite. Au tome VIII, le contenu rendu de la Quête correspond aux pages 56-14 et 162-246 de l'édition d'Albert Pauphilet (*La Queste del Saint Graal*, 1967). Ph. Ménard a certainement raison de

souligner, dans sa préface, le plaisir qu'éprouveront les chercheurs à examiner de près les passages empruntés à la Quête et leur intégration dans le nouveau contexte du Tristan. Pour ce faire, la présentation du volume nous livre plusieurs outils; d'abord, les parties de la Quête sont imprimées en italiques dans le résumé du contenu, ce qui permet un repérage plus rapide; ensuite, des notes textuelles relèvent les déviations par rapport à la Quête, et finalement l'excellente étude littéraire, «Problèmes littéraires», de Jean Subrenat (p. 43-64), discute les intentions de l'auteur, les modifications de la personnalité de Galaad, qui est le héros central de tout le volume, et enfin celles de Tristan et de Palamède. A vrai dire, Tristan lui-même n'occupe pas beaucoup de place dans ce volume, mais il rencontre Galaad dans une scène qui le rend fou de colère et de «mortel haine» contre Palamède dont il entend, caché avec Galaad, les lamentations amoureuses adressées à la reine Yseut (d'ailleurs absente du volume). Si le passage nous montre l'estime chevaleresque réciproque entre Galaad et Tristan, il fait aussi voir la différence qui les sépare, car quand Tristan insiste à vouloir tuer son rival Palamède, Galaad l'en empêche parce qu'il ne veut pas que Tristan le fasse «pour si povre acoison comme d'amer la roïne Yseut»!

Dans l'étude littéraire, Jean Subrenat analyse les intentions qui ont pu amener l'auteur à omettre le chapitre de la Quête où Gauvain et Hector se retrouvent pour s'avouer que leur errance est devenue stérile (éd. Pauphilet, p. 147-162) mais à garder tout l'épisode de la nef de Salomon. L'omission s'expliquerait par l'incongruité d'une disette d'aventures chevaleresques qui serait en porte-à-faux dans le contexte du Tristan où, comme le dit très bien Subrenat, «un chevalier errant doit toujours trouver des aventures». Les méditations religieuses et toute la dimension mystique des visions et apparitions «incompréhensibles aux chevaliers mais toujours longuement explicitées par des ermites» peuvent surprendre dans le contexte d'un récit profane, et on pourrait s'attendre à ce que l'auteur saute l'épisode de la nef de Salomon. Cependant, Subrenat propose de penser au *Lancelot en prose* où la Quête est structurellement indispensable et de regarder le *Tristan en prose* comme une «somme» qui veut donner l'histoire totale de la chevalerie et donc être encore plus complète que le Lancelot.

Toujours selon Subrenat, les deux légendes, celle de la quête du Graal et celle de Tristan, se trouvent étroitement liées dans le *Tristan en prose*, et leur symbiose est assurée par le personnage de Galaad dont le rôle ne se situe plus essentiellement sur le plan spirituel. Dans notre roman, Galaad devient, à deux reprises, l'agent du miracle, le médiateur de la grâce divine, ce qui pourrait s'interpréter comme sa mise en valeur autant sur le plan humain que sur le plan spirituel, comme si l'auteur du Tristan avait trouvé le Galaad de la Quête «trop éthéré, trop distant du commun des mortels». En somme, Subrenat voit dans le personnage de Galaad de notre texte une volonté de la part de l'auteur de l'incarner dans son milieu d'origine, sans rien lui enlever de sa perfection spirituelle.

Dans la dernière partie de son étude littéraire, Subrenat constate que, malgré tout, Tristan lui-même, l'amant d'Yseut, «ne s'est pas adouci au contact de Galaad, il perdure d'une manière assez négative dans sa haine, sa brutalité, sa jalousie mor-

bide». Palamède, par contre, est attachant : il développe de plus en plus la courtoisie de son caractère (il refuse de haïr Tristan, il se fait le fidèle d'une Yseut divinisée).

Nous terminons ce compte rendu, qui a voulu mettre en relief la riche étude littéraire de Jean Subrenat, en ajoutant que ce tome VIII de l'édition du *Tristan en prose* doit aussi être apprécié pour ses deux bibliographies, dites «sommaires» mais qui sont importantes, relatives au *Tristan en prose* et à la *Quête du Graal*, ainsi que pour ses notes substantielles avec de nombreux renvois à d'autres textes littéraires médiévaux, à des ouvrages critiques et aussi à la Bible.

Jonna Kjer  
Université de Copenhague

### Littérature française

Paul Bénichou : *Selon Mallarmé*. Gallimard, Paris, 1995. 420 p. – Serge Meitinger : *Stéphane Mallarmé*. Hachette, coll. «Portraits littéraires», Paris, 1995. 280 p.

Dès la première page de son livre sur Mallarmé, Paul Bénichou soulève le problème de l'obscurité en poésie et constate, avec la conviction de l'érudit qui le caractérise, qu'«Il n'y a pas de poésie sans un mode particulier de langage et d'entente», et que la «poésie à destination réduite ne date pas (...) d'hier». Il suffit de penser à la poésie baroque, et même, comme le dit Bénichou lui-même, à la poésie romantique. Cependant, selon l'introduction et la conclusion de ce livre, la soi-disant obscurité des poèmes de Mallarmé s'explique moins par une tradition, une influence ou une mode, que par leur place dans l'histoire littéraire. En effet, Mallarmé serait un des derniers poètes romantiques, c'est-à-dire que le poète symboliste, souvent considéré comme un des premiers modernes, est considéré ici dans une perspective en amont qui nous ramène aux *Mages romantiques* (titre du livre de Bénichou de 1988). En effet, le jeune Mallarmé prolonge l'idée d'une transcendance idéale. Il représente également «l'école du désenchantement» (cf. le titre d'un autre livre de Bénichou, de 1992), tout comme il a été influencé par Baudelaire, chez qui l'Idéal se vide de fonction réelle. Le nouveau livre de Bénichou parachève ainsi son parcours de la littérature romantique commencé avec son *Sacre de l'écrivain*, parcours qui a mené le public universitaire attentif à travers les interprétations changeantes du rapport entre destin temporel et instance transcendante, chez poètes et penseurs. Plus de mission humanitaire, chez Mallarmé, plus de conflit existentiel (du moins après les premiers poèmes très baudelairiens) entre Idéal et Réalité. Une «clôture en soi» remplace «l'élan communicatif» des prédécesseurs romantiques.

De là l'obscurité et le caractère énigmatique de la poésie mallarméenne : le poète «n'entend pas en confier le sens aux canaux de la langue usuelle», mais «entreprend de transgresser systématiquement les usages de la langue dont il se sert pour occulter le sens de ce qu'il dit». Mallarmé serait donc «obscur exprès», et ses poèmes rendraient nécessaires les élucidations (d'une quarantaine de poèmes) qui, balises